

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 13

Artikel: Un nouveau truc
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192265>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ment de Mlle Dupuis. Il monta, exhiba un jugement en règle, et saisit les meubles de la fille du vieux soldat.

J'étais absente en ce moment, et lorsque je revins, il était trop tard; je ne pouvais plus rien, que consoler, soutenir, encourager, si c'était encore possible.

Mais quelle misère et quel abandon.... Les murs nus, le foyer éteint. Le pauvre lit de la grand'mère avait seul été respecté. Rose avait supplié, en pleurant, pour que l'on emportât sa petite couchette aux rideaux blancs, et qu'on laissât le grand fauteuil de la pauvre vieille affligée.

J'encourageai de mon mieux mes deux voisines désolées. Je pleurai avec elles, je priai Rose d'accepter, en attendant mieux, un peu d'argent que je pouvais mettre à sa disposition, et quelques meubles qui trouvaient difficilement place, — lui dis-je, — dans mon appartement trop petit. Puis je quittai les deux pauvres femmes, engageant Rose à prendre courage, à se souvenir de son père, à se remettre au travail en se confiant à Dieu.

Le lendemain, je reçus, de grand matin, une dépêche qui m'appelait loin de Paris, auprès d'une vieille parente malade.

Je fis donc à la hâte mes préparatifs de départ, et comme je voulais dire adieu à ma voisine Rose, je l'appelai doucement. Elle ne tarda pas à se montrer à sa fenêtre.

— Ma bonne petite Rose, je pars pour un mois; je vais à la campagne, soigner une parente malade, — lui dis-je. — Promettez-moi de bien travailler, de m'écrire, de penser aux amis qui vous restent, et d'espérer en Dieu... Ne vous laissez pas abattre par le chagrin; vous êtes jeune, vaillante et bonne. A votre âge, la réparation est facile, et l'avenir est grand.

— Oh! oui, c'est ce que je me dis... Quand on n'a pas vingt ans on peut encore, n'est-ce pas? prospérer, se réjouir, redevenir heureuse. Oui, Madame, j'ai confiance en l'avenir, en mes amis. Et Philippe, avec sa tante, doivent venir ce matin, je leur ai écrit hier... Au revoir, bonne chère Madame, n'ayez pas peur pour moi. Vous le voyez; je ne pleure plus. Philippe viendra, j'en suis sûre, etc... j'espère.

Ce furent là les derniers mots que je lui entendis prononcer. Et, en ce moment où je pense si tendrement à elle, tout m'est encore présent comme si je l'avais vue hier: le son de sa voix, la douceur de son regard, la grâce de son geste, le charme enfantin de son sourire.

Elle tenait sa petite main étendue, en se penchant vers moi. Mais son beau front fier et pur relevé vers le ciel bleu, le clair rayon de ses yeux souriants, l'expression joyeuse de son regard et l'accent pénétrant de sa voix, tout en elle disait: « J'espère. »

Tout près d'elle, cependant, et presque sous ses doigts, les dernières fleurs de son rosier s'effeuillaient une à une. Le vent d'orage, qui caressait et soulevait ses boucles blondes, emportait en passant les pétales de neige et les dispersait au loin, comme autant de belles joies éteintes et d'espérances envolées.

Les brumes déjà flottaient, les feuilles jaunies tombaient, l'automne était venu, lorsque, six semaines plus tard, je rentrais à Paris. Rose ne m'avait point écrit, et je

ne m'en inquiétais pas beaucoup, puisque je la savais un peu oubliouse et légère. Et je me disais que probablement, à mon retour, elle aurait, comme grande nouvelle, son prochain mariage à m'annoncer.

Je m'avancais suivie de mon commissaire, et je venais de tourner le coin de la rue, lorsque je m'arrêtai brusquement et je me penchai en avant pour mieux voir. Il me semblait distinguer, à quelques pas de moi, le reflet de deux flambeaux vacillant devant notre porte.

Je ne m'étais pas trompée. Le rayon faible d'une lumière tremblante et pâle se jouait dans les vitres de la boutique voisine, et dans les flaques d'eau qui bordaient le trottoir. Puis deux ou trois personnes, qui suivaient la rue en venant à moi, passèrent, en se signant, devant l'étroite entrée. Et je les vis étendre la main, répandant, sur le lit funèbre de quelque mort inconnu, la dernière goutte d'eau bénite.

Toute surprise, presque effrayée, je hâtai le pas. Un instant après j'aperçus, tristement ouverte, la porte de notre allée; une étroite draperie blanche encadrant, comme un voile, un cercueil blanc, tout fleuri, déposé sur le seuil.

— Oh! qui donc est là? qui donc? — m'écriai-je effrayée, interrogeant du regard l'immobile blancheur du cercueil.

Alors madame Bourrichon, qui m'avait aperçue, s'élança du fond de son comptoir, m'entraîna dans son magasin.

— C'est Rose, la petite Rose, qui demeurait au cinquième, en face de vous, sur la cour, me dit-elle, lorsque, — pour me remettre, disait-elle, de ce saisissement, — elle m'eut apporté un grand verre d'eau sucrée.

— Rose? la pauvre chère Rose?... Je l'ai pensé, j'en avais peur... Mais, mon Dieu! comment... comment a-t-elle pu mourir si tôt?... Elle était si jeune et si gaie! elle paraissait si forte et si vive!

— Pas si forte que vous croyez, Madame, — me répondit l'épicier en hochant lentement la tête, d'un air grave et sentencieux. — D'abord ne vous avait-elle pas dit que sa mère était morte de la poitrine?... Eh bien! la pauvre enfant s'en ressentait, probablement sans le savoir. Et, depuis qu'elle passait les nuits, pour pouvoir aller souvent au spectacle et au bal, elle avait pris froid. Il lui était venu une petite toux sèche, qui n'annonce rien de bon quand elle s'attaque aux jeunes filles... Et puis, les soucis, la misère! Et enfin, cette affaire de mariage manqué!... Pour moi, voyez-vous, c'a été tout justement sa fin.

— Qu'est-il donc arrivé!... Elle espérait tant en lui! — m'écriai-je.

(La fin au prochain numéro).

Une juste revendication. — Les garçons de café de Paris viennent d'adresser au comité de la chambre syndicale des restaurateurs et limonadiers du département de la Seine une pétition dans laquelle ils demandent qu'on leur permette de porter toute leur barbe et même, si tel est leur bon plaisir, leur moustache.

Ils font cette réclamation au nom de leur dignité d'homme et de la liberté

individuelle; et ils ont certes bien raison. L'habitude seule les condamne aux favoris en côtelette et au menton rasé, ce qui, le plus souvent, ne va pas du tout à leur physionomie.

En effet, y a-t-il rien d'aussi laid, d'aussi fade, comme une tête ainsi arrangée?... Les pauvres diables qui sont tenus à cet uniforme qui les effémine ont toujours l'air de gens qui ont mal au cœur. On reconnaît le valet de chambre et le garçon d'hôtel à première vue; il n'y a pas à s'y tromper.

Et les vieux, ceux qui depuis longtemps ont quitté le métier, ne leur restent-il pas toujours la binette de l'emploi?

« Je serais une femme, nous disait un jour quelqu'un, je ne voudrais pas d'une telle figure pour tout l'or du monde! »

On comprend donc parfaitement que les garçons de café se révoltent contre un usage ridicule, et qu'ils veulent pouvoir dire, avec les autres personnes de leur sexe, que « du côté de la barbe est la toute-puissance. »

A propos de leur pétition, Francisque Sarcey fait ces spirituelles et amusantes réflexions :

« Il y a quelques années, dit-il, j'ai eu pour domestique un grand diable, ancien soldat, qui avait gardé une énorme barbe de sapeur.

» Il n'eût consenti à la couper ni pour or ni pour argent; elle lui encadrerait admirablement la figure, qu'il avait très énergique. Cette barbe était un sujet perpétuel de plaisanteries. On s'étonnait que je ne la fisse pas tomber:

» — Mais, disais-je, voilà un garçon qui me sert très bien; il n'a qu'un plaisir au monde, c'est sa barbe. Pourquoi voulez-vous que je l'en prive? Il sera de mauvaise humeur, il fera mal le ménage; la belle avance pour moi!

» — Mais il n'a pas l'air d'un domestique.

» — Eh mais, répondais-je, c'est peut-être pour n'avoir pas l'air d'un domestique qu'il tient à sa barbe.

» Et ne retrouve-t-on pas ce sentiment exprimé dans la pétition des garçons de café, quand ils vous disent qu'ils sont « poussés par le souci de leur dignité? »

» On dira sans doute que ce sont là de bien grands mots; mais, au fond, ces braves gens ont raison, et je vous assure que je m'habituerais à voir, sans en être scandalisé, ma tasse de café apportée et servie par un bipède orné de toute sa barbe. »

Un nouveau truc.

Je croyais connaître, dit Francisque Sarcey, dans le *XIX^e Siècle*, tous les trucs de la mendicité à domicile. Il n'y en a guère dont je n'aie été victime. En voici un que j'ai appris, ces jours derniers, à mes dépens:

C'était à l'heure du déjeuner; j'avais

pas mal de monde dans mon cabinet. On riait, on causait, en attendant que le coup de sifflet qui annonce chez moi que la table est servie eût averti de descendre. On frappe à la porte; j'ouvre et vois une personne que je ne connaissais pas. A son air, à sa tournure, à son visage, il n'y avait pas à s'y tromper, c'était un quémandeur.

— Vous voyez! lui dis-je, je ne suis pas seul; veuillez me dire vite ce qui vous amène.

Il me fit entendre qu'il voudrait me parler en particulier; je me doutais bien de ce qu'il voulait me dire. Je lui ouvre la porte d'une chambre à côté:

— Voyons, faites promptement, je suis pressé.

Il m'entame une longue histoire: il est peintre; il n'a pu vendre ses tableaux...

— Ah! vous tombez mal! les peintres, ce n'est pas ma partie. Les professeurs révoqués, les instituteurs sans place, les journalistes sans ouvrage, les acteurs sans théâtre ont recours à moi, et je les oblige quand je puis. Mais je n'ai point de relations avec les peintres. Ce sont les fenêtres de mon atelier qui vous ont trompé: adressez-vous à mes voisins, ils sont tous peintres.

Tandis que je lui parlais ainsi, le poussant d'un mouvement doux et lent vers la porte, je le voyais qui, par un geste bizarre, battait de ses doigts allongés le rebord de la bibliothèque, pendant que son visage se décomposait en une grimace singulière.

— Qu'avez-vous? lui dis-je.

— C'est, me répondit-il d'une voix basse et profonde, que je suis sujet à de terribles attaques d'épilepsie.

— Eh bien?

— Et quand on me contrarie, c'est plus fort que moi... je la sens qui vient!

Ah! fichtre! moi qui avais à côté une douzaine de personnes, dont quelques femmes impressionnables et nerveuses. Je me figurai tout de suite le scandale: le drôle se roulant dans un accès d'épilepsie simulé, emplissant la maison de ses hurlements, les femmes accourant au bruit, se trouvant mal.

Je plongeai ma main dans la poche de ma veste.

— Mon ami, lui dis-je, voilà cent sous; filez vite, et allez porter dehors, si bon vous semble, vos attaques d'épilepsie.

Il empocha les cent sous d'une main presto, et, sans prendre même le temps de me dire merci, il dégringola l'escalier quatre à quatre. Je poussai un soupir de soulagement quand j'entendis le bruit connu de la porte qui venait de se refermer sur lui.

C'est la première fois qu'on me la faisait à l'épilepsie.

On ne m'y prendra plus; il faudra trouver autre chose. Tous les gens qui,

à Paris, pratiquent la mendicité à domicile forment une sorte d'association ou plutôt de franc-maçonnerie occulte, dont j'ai été longtemps la dupe et la victime. Ils se communiquent les uns aux autres les noms de ceux qui donnent et les endroits par où ils sont sensibles. Je les préviens qu'avec moi, maintenant, c'est peine absolument perdue.

Solution du problème de samedi :

— Le garçon aura 1500 écus, la mère 750, et chacune des filles 375. — Ont donné la solution juste: MM. Porchet, aubergiste, Corcelles; — Marguerat, café de la Poste, Lutry; — A. Fattebert, Villars-Bramard; — Héritier, Montreux; — Ogiz, Orbe; — Café de la Violette, Ponthaise; — Rohrbach, Lausanne. — La prime est échue à M. Héritier, à Montreux.

Problème.

Deux trains partent en même temps, l'un de A pour B, et l'autre de B pour A. Ils arrivent à destination, le premier à 6 h. 20, et le second à 10 h. 30 m. du soir. Si le second avait eu une vitesse $\frac{1}{4}$ plus grande que celle qu'il avait, les deux trains seraient arrivés en même temps. A quelle heure se sont-ils croisés.

P.

Prime : Un porte-monnaie.

Boutades.

Un prévenu passe en cour d'assises pour avoir fabriqué des faux billets de banque.

LE PRÉSIDENT. — Votre contrefaçon est des plus habiles; elle prouve que vous avez dû travailler longtemps avant d'arriver à un pareil résultat.

LE PRÉVENU. — Oh! non, monsieur le président, s'écrie le prévenu, cherchant à attendrir les jurés. Poursuivi pour dettes, j'étais sur le point de voir mon mobilier saisi et vendu... Un jour, les huissiers montaient, j'entendais leurs pas dans l'escalier. Alors, poussé à la dernière extrémité, au moment où ils sonnaient à la porte, j'ai imité un billet de banque!

Il y a de cela plus de 20 ans. Un campagnard à l'air naïf entre chez le coiffeur R., établi alors où se trouve aujourd'hui le joli magasin de cigarettes de M. Dubois. Il demande qu'on lui taille les cheveux. M. R., habitué à une clientèle choisie, ne paraît pas très flatté de la préférence que lui donne ce nouveau client.

Le campagnard attend son tour et veut causer un brin.

— Ce chien est à vous? demande-t-il au coiffeur.

— Oui.

— Comme il suit tous vos mouvements avec attention!

— Ah! c'est par gourmandise. Quelquefois, quand on taille les cheveux un peu rapidement, les ciseaux glissent et

il tombe un petit morceau d'oreille: il adore ça.

Le campagnard se précipite dans la rue et doit certainement courir encore

— On vous donne au moins cinquante ans, disait-on à Sophie Arnould.

— Ma foi, répliqua vivement la spirituelle actrice, si on me les donne, je ne les prends pas.

Un passant à un petit mitron auprès duquel il chemine dans la rue:

— Tu dois manger souvent des gâteaux?

— En manger?... eh! jamais, monsieur, on me gronderait. Je les lèche seulement!

En souscription:

FAVEY, GROGNUZ ET L'ASSESSEUR

à la FÊTE DES VIGNERONS

et à l'Exposition universelle de 1889.

PAR L. MONNET.

Cette relation de voyage, qui sera mise très prochainement sous presse, formera un joli volume, illustré de nombreuses vignettes par M. E. DÉVERIN. Voici quelques-uns des sujets traités :

Sur l'estrade de la Fête des Vignerons. — Au Cercle du Léman, avec M. Currat et les vachers. — Entrevue avec l'Abbé et les Conseillers. — Départ de Vevey en char à bancs, attelé de *Fanny*. — Départ pour Paris; passage à Lausanne; visite de la fontaine, du palais et de la grotte. — Arrivée à Paris; restaurant Gilliéron, rue Richer. — Grognuz au salon de coiffure. — En fiacre pour l'Exposition; cochers grincheux. — Au restaurant Duval. — L'assesseur et la marchande de machines à coudre. — A la Tour Eiffel. — La danse des almées. — Le globe terrestre. — A Buffalo; Favey, Grognuz et l'assesseur attaqués par des sauvages. — Aux Grands magasins du Louvre; achat d'une rotonde pour Mme Grognuz. — Au musée Grévin, etc., etc.

Prix pour les souscripteurs: fr. 1,60.

— En librairie, 2 francs.

On souscrit en s'inscrivant au bureau du *Conteur vaudois*, ou par carte-correspondance.

L. MONNET.

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.

Encaissement de coupons. Recouvrements.

Nous offrons net de frais les lots suivants: Ville de Fribourg à fr. 13,25. — Canton de Fribourg à fr. 26,75. — Communes fribourgeoises 3 % à fr. 47,50. — Canton de Genève 3 % à fr. 103. — De Serbie 3 % à fr. 85. — Bari, à fr. 68, — Barletta, à fr. 43, — Milan 1861, à fr. 42, — Milan 1866, à fr. 13, — Venise, à fr. 26, — Port à la charge de l'acheteur. — Nous payons dès ce jour, ssns frais, les coupons d'obligations Nicolas 4 % au 1^{er} mai prochain. En vente la liste de tirage de la loterie de Berne.

J. DIND & Co, Successeurs de Ch. Bornand.

(ancienne maison J. Guilloud)

4, rue Pépinet, LAUSANNE

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.